

Paul Cesbron raconte

Janvier 1995 pp 21-22

Durant quelques mois vous aurez la possibilité de lire dans le PETIT RAPPORTEUR QUELQUES NOTES SUR CHAMPTOCEAUX.

« MON VILLAGE ... AU TEMPS DE MON ENFANCE ». Période choisie : 1917-1922, rédigées par PAUL CESBRON, né à CHAMPTOCEAUX, le 10 janvier 1910.

Introduction

Ce petit recueil de notes anecdotiques n'a, bien évidemment, pas la prétention de refléter, même de la façon la plus partielle, ce que fut la vie des Champtocéens au cours des années qui ont, immédiatement, précédé et suivi la fin de la Grande Guerre.

J'ai voulu, tout simplement, en utilisant certains de mes plus anciens souvenirs, que ne tombent pas dans l'oubli, quelques aspects de mon vieux bourg natal, quelques détails sur la manière dont on s'y comportait, quelques-uns des personnages que l'on y rencontrait, au temps de mon enfance.

Il est possible que, parmi les descriptions et présentations que l'on retrouvera, plusieurs puissent, au moins en partie, convenir encore de nos jours ; mais on voudra bien, je suppose, admettre que ce qui subsiste, aujourd'hui, du passé, était, au temps où je l'évoque, différemment perçu. D'où l'intérêt à mes yeux, de tenter de lui restituer un peu de son ancienne fraîcheur.

L'arrivée – les moulins à vent - la léproserie

Si nous poursuivons notre marche, bientôt, se précisaient les premières maisons, auxquelles, souvent, s'accotaient d'anciennes dépendances : pressoirs, celliers ou granges.

Puis, nous passions auprès de hauts moulins à vent dépourvus de leurs ailes – sauf un – qui ne gardait que trois de ses grands bras ; le quatrième pendait comme un oiseau blessé. Le progrès - inhumain parfois – déjà les avait tués.

Plus loin apparaissaient (à quelques pas seulement de la croix St Lazare), assaillies par le lierre, les orties et les ronces, en partie recouvertes de mousse et de lichens, les ruines émouvantes d'une antique léproserie, que le temps, ni les hommes n'avaient su respecter. Pourtant, dans leur délabrement, elles témoignaient encore de ce que fut, jadis, la cité médiévale devenue ... mon village.

La mairie- la place des Piliers

Quittant les abords de l'église, si l'on reprend la grand'rue qui va, alors, s'élargissant, on passe devant la mairie du village. Je devrais dire devant *l'hôtel de ville*, tant ce bâtiment apparaît grand pour notre commune. Construit dans un style, à la fois, sobre et élégant, il a vraiment belle allure. À l'époque dont je parle, il s'enrichissait d'un rideau de grands cèdres.

Quelques pas encore, et l'on atteint la place du bourg, témoin privilégié de son lointain passé : la place des Piliers. Embellie par le porche flanqué de ses deux tours qui donnait, voilà des siècles, accès au château-fort et à la cité sur laquelle il régnait, cette place n'évoquait pas, pour les champtoceens de mon temps, la très ancienne histoire de leur pays.

Ils n'avaient aucune pensée pour les condamnés par la justice seigneuriale, attachés pour y être exposés, avant l'exécution des peines, aux piloris qui s'élevaient à cet endroit ; aucune pensée non plus, pour la grande crainte des manants, pour leur douleur, parfois, quand ils devaient traverser ce lieu qui fut, si souvent sans doute, sinistrement habité.

En est-il, d'ailleurs, autrement aujourd'hui ? j'en doute, malgré l'important travail du médecin de la commune grâce auquel l'histoire de Champtoceaux – qui eut des heures de gloire, et d'autres qui furent sombres – a été au moins en partie, connue et répandue.

Plus prosaïquement, la place des Piliers connaissait, de mon temps, une activité assez inattendue. Certaines familles du bourg ne disposaient pas de vivier, faisaient laver leur linge au lavoir communal. On y accédait en descendant le chemin du Voinard, ce chemin creux qui longe, en partie, l'antique citadelle, et qui relie, parfois abruptement, et après maints détours, le centre du bourg à la route épousant la rive gauche de la Loire.

La coutume voulait que l'on procédât, après le lavage du linge dans le lavoir, à son rinçage au bord du fleuve, où l'eau était présumée plus propre. C'est ainsi que l'on pouvait voir se croiser sur la place des Piliers, poussées par de robustes laveuses (ou par des hommes, quand la charge était trop lourde), des brouettes, transportant des baquets de linge, se dirigeant, les unes vers le lavoir, les autres, vers la Loire qu'elles atteignaient en utilisant la grande route.

Février 1995 pp 21-22

La grand'rue du bourg. (La circulation-Les maisons- Les boulangeries- Les hôtels – Les sociétés).

On arrivait alors dans la grand'rue du bourg. En de nombreux endroits, les trottoirs étaient cahoteux et étroits – Mais cela n'importait, car la circulation était vraiment sans grand danger.

Il n'y avait dans toute la commune qu'une seule voiture qui pouvait se targuer de dépasser le trot cadencé des chevaux : c'était l'auto de l'unique médecin, une petite auto au toit décapotable – aux malades si secourable – faisant grand bruit et roulant prudemment.

Voitures à chevaux, charrettes et chariots étaient, eux-mêmes rares. La bicyclette, reine des longs parcours, restait, pour beaucoup, un pur objet de luxe. Alors, sans se presser ... on marchait dans la rue ; on y roulait brouettes, on s'y attardait même pour faire causette ...

Des deux côtés, les maisons s'alignaient, et, très souvent se ressemblaient : murs blancs devenus gris, la base un peu verdie. Fraternelles et amènes, elles se pressaient les unes contre les autres, comme si elles voulaient mieux faire communiquer, de voisins à voisins, une chaleur humaine. Leur alignement n'avait rien d'absolu, mais, au contraire, présentait d'heureux décalages qui donnaient à l'image du bourg, un peu de fantaisie.

À la belle saison, de nombreuses fenêtres s'enrichissaient de fleurs ou de plantes grimpantes, et, sous les bords des toits, on remarquait les nids d'hirondelles et des martinets qui, très fidèlement, chaque année, revenaient passer, ici, la saison chaude.

Ça et là, une construction plus grande, plus élégante, indiquait la présence d'une maison bourgeoise, tantôt distante et tantôt accueillante, agrémentée d'un jardin ou d'un parc, que des murs cachaient aux regards indiscrets.

De nombreuses boutiques, comptant bien des années, occupaient les rez-de-chaussée, et l'on sentait, quand on y pénétrait, comme un touchant parfum de choses surannées...

Quelques-unes, pourtant, se voulaient plus modernes : c'était le cas de deux boulangeries voisines. On y jugeait, avec raison, qu'un joli cadre s'imposait en un lieu où l'on respirait, chaque matin, la bonne odeur du pain, tout frais sorti du four, et, les dimanches et jours de fêtes, celle complexe et raffinée, des pâtisseries qu'on y vendait (Ah ! le parfum dominateur des excellents choux à la crème !)

Anciennes coutumes à noter au passage : la « coche » et « la pesée ».

On appelait « coche » la double règle (court bâton droit fendu en 2 parties, l'une restant à la boutique, et l'autre remise à l'acheteur) que l'on utilisait quand on se procurait le pain à crédit : alors, la boulangère cochait, à chaque acquisition, les deux parties de la règle, rassemblées, et, en fin de mois, généralement, comptait les « coches » pour se faire payer ce qui lui était dû.

La « pesée » trouvait, sans doute, son origine, dans le souci qu'avaient les boulangers de vendre le pain selon son poids exact. Le pain façonné (de un kilo ou plus) était placé sur une balance, pièce maîtresse du comptoir de vente. Si son poids était quelque peu inférieur à ce

qu'il devait être, la boulangère ajoutait un « morceau » qui devait établir (le plus souvent au bénéfice du client) l'équilibre des plateaux. ce petit morceau de pain, c'était la pesée », grignotée souvent, à son retour, par le polisson chargé de la commission...

Des enseignes qui grinçaient dans le vent, signalaient – non loin de l'autre – deux hôtels. Très ancien, « l'hôtel de la Boule d'or », rappelait les vieux relais de poste. Petit à petit, hélas ! on le sentait glisser vers la décrépitude. À part quelques habitués du café, seuls, de vieux clients y descendaient, par habitude.

Plus récent, « l'hôtel des Voyageurs » disposait d'une grande salle, réservée aux banquets et aux repas de noce, dont les menus n'auraient su se passer, sans crime de lèse-majesté, du traditionnel brochet au beurre blanc, que devait arroser un muscadet bien frais.

Ces deux hôtels offraient aux gens de passage, et à leurs équipages, le vivre et le couvert, mais ils faisaient aussi, très large concurrence aux nombreuses buvettes publiques et privées.

-Privées ... oui, j'ai bien dit : il en existait trois. C'étaient des « sociétés », à but philanthropique, portant des noms fort vertueux : « l'Union fraternelle », « la Concorde » et le « Secours Mutuel ». Leurs bénéfices étaient chaque année répartis entre les sociétaires les plus démunis.

On y buvait tout en jouant aux cartes ou en disputant une partie de boules. Ce n'était pas, bien sûr, la pétanque provençale, ni la boule lyonnaise, mais, comme il se devait, la vraie boule angevine. On pratiquait ce jeu – vraiment spectaculaire - dans un grand rectangle ensablé, avec de grosses boules de bois, percées de trous pour y mettre les doigts. Ces boules étaient lancées à la poursuite du cochonnet, soit : délicatement, les genoux bien pliés, soit avec force, en prenant de l'élan, pour déloger du trou où elle se nichait, la boule adverse qui gênait.

Ainsi, dans ces lieux privilégiés, on se donnait rendez-vous, entre amis, pour jouer et vider chopines ou fillettes de gros plant ou de muscadet, on faisait bonne action, mieux : on remplissait un devoir ...

Mars 1995- pp 19-20

Les artisans

Quittons ces lieux du « bien manger » et du « bien boire » pour passer en revue quelques bons artisans ayant pignons sur rue, et qui, me semble-t-il, valent la peine d'être cités ici :

Un tailleur pour homme, qu'à travers ses fenêtres on voyait, un mètre souple sautant autour du cou, jouant de sa craie et de ses longs ciseaux ;

Une couturière, si précieuse pour les femmes, dont elle confectionnait, parfois, les vêtements de fête ; elle était aussi ravaudeuse, très experte en l'art de rapiécer les habits trop usés et de repriser les chaussettes trouées ;

Une cardeuse de laine, fabriquant des matelas (une main à l'envers, une main à l'endroit ... poussant et tirant une solide aiguille), sa vieille mère, tenant l'emploi de sacristain, s'affairant dans l'église presque chaque matin, elle avait aussi l'harmonieuse charge (mais dure et contraignante), de faire sonner les cloches, en tirant sur de longues cordes ;

Un scieur-de-long, dont on admirait, avec une pointe de crainte, les impressionnantes et dangereuses machines qui produisaient un sifflement aigu, assourdissant ;

Un sabotier, maniant habilement, la plane et le ciseau à froid, qui faisait voler de très minces copeaux sur un bloc de bois blanc qui allait devenir sabot d'homme, massif, ou de femme, élégant, ou galoche d'enfant ;

Un coiffeur et barbier, coupant sans grand savoir, les cheveux à la tondeuse, mais qui faisait adroitement la barbe, avec ce périlleux engin qu'est le rasoir à main...

Un menuisier, dont l'atelier sentait la sciure et le bon bois et qui, entouré d'une panoplie de petites machines et d'outils, construisait, réparait, fignolait, en chantant, le mobilier nouveau et les meubles d'antan...

Un quincaillier, portant toujours un tablier bleu de travail descendant jusqu'à terre, vendait un invraisemblable choix d'appareils, de petits outils, de pièces de rechange et d'articles en tous métaux ; il n'était guère de professions qui n'eussent, un jour ou l'autre, besoin d'avoir recours à lui ; sa mère, qui participait à la tenue du magasin, était en outre, spécialisée dans la réparation des grands parapluies noirs, presque uniquement utilisés alors, et, particulièrement, dans le remplacement des baleines endommagées ; on avait à l'époque un grand souci d'économie...

Un horloger, qui ne manquait pas d'ouvrage, seul qu'il était à savoir réparer, dans la plupart des foyers, les montres, les réveils et les horloges dont certaines étaient placées sous un globe de verre, ou bien encloses dans un petit meuble étroit et haut, naïvement décoré, qui laissait apparaître le cadran et le balancier. Il avait aussi l'important devoir de veiller à ce que la grande horloge du clocher de l'église fit connaître, régulièrement, aux habitants du bourg, par son carillon qui sonnait les heures et les quarts d'heures, l'inexorable marche du temps ; on regardait avec une certaine considération, notre horloger, qui faisait figure d'habile technicien ; petit et maigre, et boitant durement, muni d'une sacoche contenant ses outils, le bas du pantalon serré avec des pinces au-dessus des chevilles ; il se hissait, non sans mal, sur sa vieille bicyclette pour entreprendre, à jours fixes, la tournée des hameaux qui,

impatiemment, attendaient son passage ; ses deux filles, déjà âgées, demeurées au logis, osaient, en son absence, procéder à de menues réparations et, faisant commerce de modestes bijoux, vendaient, de temps en temps, un collier, une médaille pieuse, un bracelet d'enfant ;

Deux forgerons, l'un, maréchal-ferrant, et, le second, charron, régnaient, l'un et l'autre, sur un atelier profond et sombre ; un énorme soufflet y attisait un feu où rougissait un fer à cheval ou une jante de roue ; ce feu, aux courtes flammes orangées et bleutées, sous le soufflet du monstre, devenait un brasier, et les sons des enclumes rappelaient ceux des cloches ; tout cela passionnait petits et grands enfants ; qu'ils étaient donc, pour eux impressionnants les patrons des deux forges, suant à grosses gouttes, le torse protégé par un épais tablier de cuir noir ou fauve, quand, d'une main puissante, ils frappaient de leur masse, la pièce qu'ils modelaient, faisant jaillir , à chaque coup, des gerbes d'étincelles !

Je citerai, enfin, tout au bout du village, avant que la grand'rue n'entre dans le bocage, une grande bâtisse d'où sortait, à la fois, un incessant ronronnement d'usine et beaucoup de poussière à senteur de farine ; c'était une minoterie ; nous l'avons vu plus haut, Éole n'ayant plus cours, avait sombré dans un profond oubli ; l'électricité, aux cent mille vertus, permettait alors de moudre à moindre prix, l'avoine, le sarrasin et le seigle et le blé ; plus de meuniers : un minotier ; c'était déjà, hélas ! une diminution du nombre des emplois, et, de surcroît, la poésie champêtre avait beaucoup perdu.

Avril 1995 pp 16-18

La place de l'église – L'église

En reprenant notre marche, nous arrivions au centre du bourg :

La place de l'église – Trois arbres séculaires, aux larges frondaisons surplombant la grand'rue, cachaient, de prime abord, l'entrée du sanctuaire. Contre le tronc de l'un d'entre eux, s'appuyaient quelques marches – profondément creusées, dans leur milieu, par le temps et l'usure – d'un escalier de vieilles pierres.

L'église, vaste et haute, est une construction imposante et belle dans sa simplicité. Elle était, alors, ornée, intérieurement, d'un chemin de croix, en relief et très évocateur, de quelques statues saintes, et d'une chaire en bois sculpté, qui s'accordaient fort bien avec la ferveur de la foi des campagnes. Elle présentait, surtout, à l'entrée de sa nef, à l'admiration surprise des nouveaux paroissiens et des touristes de passage, une grande et très belle toile représentant la crucifixion.

La sortie de la grand-messe du Dimanche et le garde-champêtre

Chaque dimanche, pour la grand'messe, l'église était presque pleine. Elle l'aurait été, sans doute, tout-à-fait, si un bon nombre d'hommes, après avoir conduit leurs enfants, leurs épouses, jusqu'au porche d'entrée, n'eussent préféré – Dieu leur pardonne ! – se rendre dans l'auberge la plus rapprochée. Ils y attendaient – devant quelques bouteilles, et souvent en roulant avec une lente dextérité, des cigarettes de « petit gris » - la fin de la cérémonie ...

Dès que les cloches l'annonçaient, les fidèles de l'église ... et ceux de la buvette, sur la place, se rejoignaient.

C'était le moment où le garde-champêtre s'apprêtait à remplir une mission dont il estimait, hautement, l'importance ... Vêtu encore comme autrefois, d'une ample blouse bleue, coiffé (quand il ne l'oubliait pas) d'un bicorné noir, à cocarde tricolore, et un tambour en bandoulière, il gravissait le petit escalier, afin de voir, vers lui, toutes les têtes levées.

Alors, les femmes, en longues robes serrées à la taille, toutes enchapeautées, ou portant encore la coiffe du pays, et les hommes, presque tous en costumes noirs ou gris, formant de petits groupes unis par l'amitié ou par le voisinage, arrêtaient leurs discrets bavardages ou leurs discussions animées.

Satisfait du silence, le garde-champêtre lançait, d'une voix forte, le rituel « avis à la population », puis, entre deux roulements de tambour, faisait part à l'assemblée des communiqués remis par la mairie. Sa mission bien remplie, visiblement heureux d'avoir retenu l'attention, pendant quelques instants, de ses concitoyens, il se rendait, à son tour, à la plus proche auberge où l'attendait le « verre de l'amitié ».

Le curé et son vicaire

La paroisse était desservie par 2 prêtres. J'en dirai quelques mots, car leur influence était grande sur la plupart des gens du doyenné.

Le curé, petit, maigre et sec avait un visage émacié laissant deviner qu'il menait une existence quasi monacale. C'était sûrement un saint homme, mais il avait conservé les manières, les convictions intransigeantes, des hommes d'église du début de ce siècle.

C'est ainsi que, pour lui, l'école publique était toujours celle du « diable » ... et il ne manquait pas de le laisser entendre dans ses homélies, quand le sujet s'y prêtait. L'attaque fut, un jour, si vive, que l'institutrice, catholique pratiquante, qui conduisait chaque dimanche, certains de ses élèves à l'office, sortit pendant le prêche, ostensiblement, de l'église et, profondément choquée, malheureusement n'y revint plus.

À la décharge du curé, il faut dire que les radicaux, anticléricaux - alors en majorité au conseil municipal – lui rendaient bien la monnaie de sa pièce, quand l'occasion se présentait ...

Le vicaire était du modèle opposé. Il avait connu les horreurs de la guerre dans les postes les plus exposés. Il avait côtoyé toutes les souffrances, et partagé le même pain avec des camarades de toutes provenances, de toutes opinions. Il semblait qu'à ses yeux, la tolérance était une des parties les plus importantes de la plus grande des vertus théologiques : la charité.

Comme son curé, il était petit, mais bien en chair, et même bedonnant ... Son visage jovial respirait la bonté et attirait la sympathie. Il aimait les bons mots ... et les bons mets aussi. Sa démarche était simple et bon enfant, un peu lourde peut-être, sans doute à cause des godillots dont il était toujours chaussé, et comme s'il se trouvait encore dans les tranchées.

Il ne dédaignait pas le bon vin du pays ... ce qui avait conduit certaines de ses ouailles à le baptiser, irrévérencieusement, d'un sobriquet qu'il leur semblait s'accorder à sa mine et que, pourtant il ne méritait pas : « galop », chopine » ...

Il ne fumait pas, mais prisait abondamment. Cette habitude était, chez lui, si forte qu'il ne pouvait s'empêcher de priser quand il célébrait la sainte messe. Ses gestes, bien que vus, en ces temps-là, de dos le trahissaient sans peine.

Ces singularités lui avaient valu, de la part des fidèles qui attachaient plus de prix aux bonnes manières qu'à la valeur de l'homme, une sourde réprobation. Mais, plus nombreux ceux qui appréciaient ses qualités humaines et de cleric, et ne voyaient dans les petits défauts qu'on lui reprochait, que les conséquences bien excusables, des cinq dures années vécues, si loin de son état, comme prêtre soldat.

Le Champalud et son buraliste

Longeant l'église, puis, ce qui était, alors, l'école maternelle aux si charmants bosquets, s'étend comme on le sait, un lieu baigné de silence et de paix : le Champalud, inoubliable promenade offrant le plus beau et le plus étendu des panoramas qui jalonnent la Loire.

Souvent, je m'y rendais, et, quelque fois, j'y rencontrais, assis sur le banc de pierre de la petite grotte, à laquelle conduit la belle allée des cèdres, un vieillard qui ne pouvait passer inaperçu. C'était un personnage à l'air de patriarche, que je ne puis m'empêcher de décrire, tellement il marquait, originalement la population du bourg.

Sa haute calotte noire laissait passer quelques rares cheveux. Ses sourcils broussailleux tombaient sur ses yeux sombres. Une grande barbe, presque entièrement blanche, dévorait ses deux joues et cachait, en partie, le haut de sa poitrine. Sur son petit gilet à rayures noires et rouges, était tendue la longue chaîne d'une grosse montre logée dans un gousset. Ses mains, aux longs doigts, étaient tannées et fortement ridées. L'une prenait appui sur une

canne à poignée de métal, l'autre puisait, parfois dans un sachet de cuir, une pincée de tabac à priser. Durant des heures, il semblait abîmé dans la contemplation du paysage, pendant que, sans doute, traversaient son esprit, quelques réminiscences de sa très longue vie.

Cet aimable vieillard, à la voix basse, voilée et monocorde, peu disert, mais pourtant, point avare de conseils, souriant rarement, d'une manière un peu triste, était connu de tous : c'était le buraliste. Il prenait un plaisir à vendre son tabac, ses articles de pêche et ses cartes postales.

Mais la musique était pour lui, le moyen le plus sûr et le plus agréable de s'évader de la grisaille quotidienne. Quand on possédait sa confiance et qu'on l'en priait avec grande insistance, il dévoilait, dans son arrière-boutique, à ses invités, devenus silencieux, un vrai talent de violoneux.

Mai 1995 pp 23-24

En descendant la grande route : la carrière et l'ancien péage fortifié

Retournons au point de jonction du chemin du Port-Neuf et de la grande route. Si, alors, on prenait, en montant la direction du bourg, on dominait bientôt une vaste carrière, dont la base était toute proche au fleuve. On y extrayait une belle pierre ocrée. En cet endroit, où l'on s'attardait volontiers pour admirer la Loire, ses grèves et ses îles, on entendait parfois, un cri puissant – amplifié par un porte-voix que poussait le carrier : « attention à la mine ... à houp ! ». Ce cri, plusieurs fois répété, était, on le devine, un avertissement destiné aux passants. Il leur fallait alors quitter rapidement les lieux, afin d'échapper à un possible jet de pierres provoqué par l'explosion venant d'être annoncée.

À l'opposé, quand on quitte le chemin du Port-Neuf pour descendre la grande route, tout au bas de la côte, adossées à la rive, apparaissent les deux arches, encore bien conservées et, à la fois, massives et élégantes, d'un très ancien péage fortifié. Grimper sur ces arches, pour en faire le tour, malgré les pierres croulantes et les trous, sous lesquels miroitait l'eau du fleuve – très profond en ce lieu – était pour les garçons, une véritable épreuve qu'ils avaient intérêt à réussir.

Le Cul-du-Moulin – Le piano mécanique et « l'engin électrique »

On croyait, généralement, alors que les deux arches étaient les vestiges d'un très ancien moulin à eau ; d'où le nom « le Cul du Moulin », donné au hameau bâti presque à « ses pieds ».

Les maisons les plus proches : deux auberges étaient très fréquentées par les pêcheurs professionnels et par les marins ; par les touristes, aussi, qui venaient, parfois, de loin,

pour y déguster une friture de gardons, ou – quand, par milliers, les alevins d’anguilles remontent la Loire en longeant ses rives – un plat de civelles, fortement épicé.

Ces auberges présentaient, chacune, une particularité qui, de mon temps, paraissait curieuse.

Construite – agréablement, d’ailleurs – à l’extrémité d’un éperon se dirigeant vers la Loire, l’une d’elles disposait d’une très grande pièce, où l’on consommait le jour et où l’on dansait certains soirs, grâce à un piano mécanique, placé en évidence au milieu de la salle. Cet instrument, unique à Champtoceaux et, probablement, dans les environs, faisait figure de démon pourchassant la vertu. Dans le « camp » du curé, et même dans celui, moins guindé, du vicaire, sa présence faisait beaucoup jaser ...

L’autre auberge, bordant la route, possédait un appareil plus étrange. L’électricité demeurait encore, dans les campagnes, un phénomène mystérieux. Afin d’en faire ressentir, physiquement, l’existence, un inventeur astucieux avait conçu l’engin, en escomptant, sans doute, qu’il serait pour l’auberge, une attraction attirante. Pour l’utiliser, il suffisait de poser les mains – en même temps – sur deux poignées dont l’écartement coupait un courant électrique de très faible voltage. Le corps, rétablissant le courant, était, alors, traversé par une décharge assez forte pour impressionner l’audacieux qui désirait faire preuve de son intrépidité. J’avoue avoir tenté, une fois, l’expérience et cela ne me fut pas du tout agréable ... Sans doute, avertis de la sensation ressentie, beaucoup de clients se bornaient à regarder l’étonnant appareil comme on observe à bonne distance, une bête bizarre, qui peut être agressive...

La fête nationale du 14 juillet

Enfin, la fête nationale du 14 juillet, avec son défilé et son feu d’artifice, était l’évènement auquel les habitants de la commune – dont le patriotisme était exalté par la guerre, durement vécue, ou encore toute proche – se montraient particulièrement sensibles.

Dès que la nuit était tombée, partant de la mairie, le défilé, conduit par le maire et quelques autres notables, se dirigeait vers la croix St Lazare, où le feu d’artifice devait être tiré. Bras dessus, bras dessous, nombreux étaient ceux et celles qui suivaient les enfants porteurs de lampions, eux-mêmes précédant le porte-drapeau et une modeste fanfare, dont les fausses notes ne dérangent personne ... Ils entonnaient, par moments, un air populaire, vite couvert par l’éclatement des pétards.

Il arrivait aussi, quand le défilé s’arrêtait pour prendre un nouveau souffle que quelques vers d’un couplet de la Marseillaise, suivi du refrain, étaient chantés avec ardeur. Mais cela tournait vite court, la connaissance de notre hymne national étant, alors, comme aujourd’hui d’ailleurs, chose bien rare ...

Venait, enfin, le spectacle attendu : les fusées, les soleils, et le bouquet final étaient accompagnés des hourras de la foule.

Puis, revenant sur ses pas, le défilé traversait tout le village, où des feux de Bengale illuminaient de couleurs vives les façades des maisons ornées de guirlandes et de petits drapeaux. Il se rendait à la maison du maire où l'on trinquait, joyeusement, autour de tables sur tréteaux couvertes de bouteilles et de verres, en l'honneur de la France, et à la prospérité de la commune !

L'une de ces fêtes du 14 juillet ne devait pas être oubliée de sitôt. Cette année-là, le maire – ancien meunier s'occupant de ses vignes – venait d'acquérir un poste de T.S.F., et il voulait faire découvrir cette merveille par ses administrés. Très probablement, personne, à Champtoceaux, n'avait encore entendu des voix, une musique qui, miraculeusement sorties d'une boîte magique, semblaient venir d'un autre monde. Ce fut avec une émotion profonde presque craintive, que les assistants écoutèrent ... La considération qu'ils avaient pour leur maire s'en trouva, paraît-il sensiblement accrue...